LES

PRECIEUSES RIDICULES, COMÉDIE.

EN UN ACTE

Par Mr. DE MOLIERE.

LE PRIX EST DE 20. GRAINS.



NAPLES

DE L'IMPRIMERIE DE JEAN GRAVIER.

MDCCLXXVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.

ACTEURS.

LA GRANGE)
) *amans rebutés.*
DU CROISY)

GORGIBUS, *bon bourgeois.*

MADELON, *fille de Gorgibus, Précieuſe ridicule.*

CATHOS, *niéce de Gorgibus, Précieuſe ridicule.*

MAROTTE, *ſervante des Précieuſes ridicules.*

ALMANZOR, *laquais des Précieuſes ridicules.*

LE MARQUIS DE MASCARILLE *valet de la Grange.*

LE VICOMTE DE JODELET, *valet de du Croiſy.*

LUCILE, *voiſine de Gorgibus.*

CELIMÉNE, *voiſine de Gorgibus.*

DEUX PORTEURS DE CHAISE.

VIOLONS.

La Scene eſt à Paris dans la maiſon de Gorgibus.

LES

PRECIEUSES RIDICULES, *COMÉDIE.*

SCENE PREMIÉRE.

LA GRANGE, DU CROISY.

DU CROISY.

SEigneur la Grange.

LA GRANGE.

Quoi?

DU CROISY.

Regardez-moi un peu sans rire.

LA GRANGE.

Hé bien?

DU CROISY.

Que dites-vous de notre visite? êtes-vous fort satisfait?

LA GRANGE.

A votre avis, avons nous sujet de l'être tous deux?

DU CROISY.

Pas tout-à-fait, à dire vrai.

LA GRANGE.

Pour moi, je vous avoue, que j'en suis tout scandalisé. A-t'on jamais vû, dites moi, deux pecques provinciales faire plus le renchéries que celles-là, & deux hommes traités avec plus de mépris que nous? A peine ont-elles pû se résoudre à nous faire donner des siéges. Je n'ai jamais vû tant parler à l'oreille qu'elles ont fait entr'elles, tant bailler, tant se frotter les yeux, & demander tant de fois, quelle heure est il? Ont-elles répondu que oui, & non, à tout ce que nous avons pu leur dire? Et ne m'avouerez vous pas enfin que, quand nous aurions été les derniéres personnes du monde, on ne pouvoit nous faire pis quelles ont fait?

DU CROISY.

Il me semble que vous prenez la chose fort à cœur.

LA GRANGE.

Sans doute je l'y prens, & de telle façon, que je me veux venger de cette impertinence. Je connois ce qui nous a fait mépriser. L'air précieux n'a pas seulement infecté Paris, il s'est aussi répandu dans les Provinces, & nos donzelles ridicules en ont humé leur bonne part. En un mot, c'est un ambigu de précieuse & de coquette que leur personne. Je vois ce qu'il faut être pour en être bien reçû, &, si vous m'en croyez, nous leur jouerons tous deux une pièce qui leur fera voir leur sottise, & pourra leur apprendre à connoître un peu mieux leur monde.

DU CROISY.

Et comment encore ?

LA GRANGE.

J'ai un certain valet, nommé Mascarille, qui passe, au sentiment de beaucoup de gens, pour une manière de bel esprit; car il n'y a rien à meilleur marché que le bel esprit maintenant. C'est un extravagant qui s'est mis dans la tête de vouloir faire l'homme de condition. Il se pique ordinairement de galanterie, & de vers, & dédaigne les autres valets jusqu'à les appeller brutaux.

DU CROISY.

Hé bien, qu'en prétendez-vous faire ?

LA GRANGE.

Ce que j'en prétens faire ? Il faut... Mais sortons d'ici auparavant.

SCÈNE II.

GORGIBUS, DU CROISY, LA GRANGE.

GORGIBUS.

HE bien, vous avez vû ma niéce & ma fille ? Les affaires iront elles bien ? Quel est le résultat de cette visite ?

LA GRANGE.

C'est une chose que vous pourrez mieux apprendre d'elles que de nous. Tout ce que nous pouvons

vous dire, c'eſt que nous vous rendons grace de la faveur que vous nous avez faite, & demeurons vos très-humbles ferviteurs.

DU CROISY.

Vos très-humbles ferviteurs.

GORGIBUS *ſeul.*

Ouais; il ſemble qu'ils ſortent mal ſatisfaits d'ici? D'où pourroit venir leur mécontentement? Il faut ſavoir un peu ce que c'eſt. Holà.

SCÈNE III.

GORGIBUS, MAROTTE.

MAROTTE.

QUe déſirez-vous, Monſieur?

GORGIBUS.

Où ſont vos maîtreſſes?

MAROTTE.

Dans leur cabinet.

GORGIBUS.

Que font-elles?

MAROTTE.

De la pomade pour les lévres.

GORGIBUS.

C'eſt trop pommadé: dites-leur qu'elles deſcendent.

SCÉ-

SCÉNE IV.

GORGIBUS *seul:*

CEs pendardes-là avec leur pommade, ont je pense, envie de me ruiner. Je ne vois par tout que blancs d'œufs, lait virginal, & mille autres brimborions que je ne connois point. Elles ont usé, depuis que nous sommes ici, le lard d'une douzaine de cochons, pour le moins, & quatre valets vivroient tous les jours des pieds de mouton qu'elle employent.

SCÉNE V.

MADELON, CATHOS, GORGIBUS.

GORGIBUS.

IL est bien nécessaire, vraiment, de faire tant de dépense pour vous graisser le museau. Dites-moi un peu ce que vous avez fait à ces Messieurs, que je les vois sortir avec tant de froideur? Vous avois-je pas commandé de les recevoir comme des personnes que je voulois vous donner pour maris;

MADELON.

Et quelle estime, mon pere, voulez-vous que

nous fassions du procédé irrégulier de ces gens-là;

CATHOS.

Le moyen, mon oncle, qu'une fille un peu raisonnable se pût accomoder de leur personne!

GORGIBUS.

Et qu'y trouvez-vous à redire?

MADELON.

La belle galanterie que la leur! Quoi, débuter d'abord par le mariage?

GORGIBUS.

Et par où veux-tu donc qu'ils débutent, par le concubinage? N'est-ce pas un procédé, dont vous avez sujet de vous louer toutes deux, aussi bien que moi. Est-il rien de plus obligeant que cela? Et ce lien sacré où ils aspirent n'est-il pas un témoignage de l'honêteté de leurs intentions?

MADELON.

Ah, mon pere, ce que vous dites-là, est du dernier bourgeois. Cela me fait honte de vous ouir parler de la sorte, & vous devriez un peu vous faire apprendre le bel air des choses.

GORGIBUS.

Je n'ai que faire ni d'air, ni de chanson. Je te dis que le mariage est une chose sacrée, & que c'est faire en honnêtes gens que de débuter par-là.

MADELON.

Mon Dieu, que si tout le monde vous ressembloit, un roman seroit bientôt fini! La belle chose que ce seroit si d'abord Cyrus épousoit Mandane, & qu'Aronce de plein pied fut marié à Clélie!

GORGIBUS.

Que me vient conter celle-ci?

MA-

MADELON.

Mon pere, voilà ma cousine qui vous dira aussi-bien que moi que le mariage ne doit jamais arriver, qu'après les autres aventures. Il faut qu'un amant, pour être agréable, sache débiter les beaux sentimens, pousser le doux, le tendre & le passionné, & que sa recherche soit dans les formes. Premièrement, il doit voir au Temple, ou à la promenade, ou dans quelque cérémonie publique, la personne dont il devient amoureux, ou bien être conduit fatalement chez elle par un parent ou un ami, & sortir de là tout rêveur & mélancolique. Il cache un tems sa passion à l'objet aimé, & cependant lui rend plusieurs visites, où l'on ne manque jamais de mettre sur le tapis une question galante qui exerce les esprits de l'assemblée. Le jour de la déclaration arrive, qui se doit faire ordinairement, dans une allée de quelque jardin, tandis que la compagnie s'est un peu éloignée, & cette déclaration est suivie d'un prompt courroux qui paroît à notre rougeur, & qui pour un tems bannit l'amant de notre présence. Ensuite il trouve le moyen de nous appaiser, & de nous accoutumer insensiblement au discours de sa passion, & de tirer de nous cet aveu qui fait tant de peine. Après cela viennent les aventures; les rivaux qui se jettent à la traverse d'une inclination établie, les persécutions des peres, les jalousies conçûes sur de fausses apparences, les plaintes, les désespoirs, les enlevemens, & ce qui s'ensuit. Voilà comme les choses se traitent dans les belles manières, & ce

sont des régles dont en bonne galanterie on ne sauroit se dispenser ; mais en venir de but en blanc à l'union conjugale, ne faire l'amour qu'en faisant le contrat de Mariage; & prendre justement le roman par la queue ! Encore un coup, mon pere, il ne se peut rien de plus marchand que ce procédé, & j'ai mal au cœur de la seule vision que cela me fait.

GORGIBUS.

Quel diable de jargon entens-je ici ? Voici bien du haut style.

CATHOS.

En effet, mon oncle, ma cousine donne dans le vrai de la chose. Le moyen de bien recevoir des gens qui sont tout-à-fait incongrus en galanterie ? Je m'en vais gager qu'ils n'ont jamais vû la carte de Tendre, & que billets doux, petits soins, billets galans & jolis vers, sont des terres inconnues pour eux. Ne voyez-vous pas que toute leur personne marque cela, & qu'ils n'ont point cet air qui donne d'abord bonne opinion des gens ? Venir en visite amoureuse avec une jambe toute unie, un chapeau désarmé de plumes, une tête irréguliére en cheveux, & un habit qui souffre une indigence de rubans ; mon Dieu, quels amans sont-ce-là ! Quelle frugalité d'ajustement, & quelle sécheresse de conversation ! On n'y dure point, on n'y tient pas. J'ai remarqué encore que leurs rabats ne sont point de la bonne faiseuse, & qu'il s'en faut plus d'un grand demi pied, que leurs haut-de-chausses ne soient assez larges.

GOR-

GORGIBUS.

Je penſe qu'elles ſont folles toutes deux, & je ne puis rien comprendre à ce baragoüin. Cathos, & vous, Madelon....

MADELON.

Hé, de grace, mon pere, défaites-vous de ces noms étranges, & nous appellez autrement.

GORGIBUS.

Comment ces noms étranges? Ne ſont-ce pas vos noms de baptême.

MADELON.

Mon Dieu, que vous êtes vulgaire! Pour moi un de mes étonnemens, c'eſt que vous ayez pû faire une fille ſi ſpirituelle que moi. A-t'on jamais parlé dans le beau ſtyle de Cathos ni de Madelon, & ne m'avouerez-vous pas ce que ſeroit aſſez d'un de ces noms pour décrier le plus beau roman du monde?

CATHOS.

Il eſt vrai, mon oncle, qu'une oreille un peu délicate pâtit furieuſement à entendre prononcer ces mots là, & le nom de Polixéne que ma couſine a choiſi, & celui d'Aminte que je me ſuis donné, ont une grace, dont il faut que vous demeuriez d'accord.

GORGIBUS.

Ecoutez, il n'y a qu'un mot qui ſerve. Je n'entens point que vous ayez d'autre noms que ceux qui vous ont été donnés par vos parrains & vos marraines, & pour ces Meſſieurs dont il eſt queſtion, je connois leurs familles & leurs biens, & je veux réſolument

ment que vous vous disposiez à les recevoir pour maris. Je me lasse de vous avoir sur les bras, & la garde de deux filles est une charge un peu trop pesante pour un homme de mon âge.

CATHOS.

Pour moi, mon oncle, tout ce que je puis vous dire, c'est que je trouve le mariage une chose tout-à-fait choquante. Comment est-ce qu'on peut souffrir la pensée de coucher contre un homme vraiment nud?

MADELON.

Souffrez que nous prenions un peu haleine parmi le beau monde de Paris, où nous ne faisons que d'arriver. Laissez-nous faire à loisir le tissu de notre roman, & n'en pressez point tant la conclusion

GORGIBUS.

(*à part.*) (*haut.*)

Il n'ent faut point douter; elles sont achevées. Encore un coup, je n'entens rien a toutes ces balivernes, je veux être maître absolu; & pour trancher toutes sortes de discours, ou vous serez mariées toutes deux avant qu'il soit peu, ou, ma foi, vous serez religieuses; j'en fait un bon serment.

SCÉ-

SCÉNE VI.

CATHOS, MADELON.

CATHOS.

MOn Dieu, ma chère, que ton pere a la forme enfoncée dans la matiére! Que son intelligence est épaisse, & qu'il fait sombre dans son ame!

MADELON.

Que veux-tu, ma chère? J'en suis en confusion pour lui. J'ai peine à me persuader que je puisse être veritablement sa fille, & je crois qu'quelque aventure un jour me viendra développer une naissance plus illustre.

CATHOS.

Je le croirois bien, oui: il y a toutes les apparences du monde; & pour moi, quand je me regarde aussi...

SCÉ-

SCÉNE VII.

CATHOS, MAROTTE, MADELON.

MAROTTE.

VOilà un laquais qui demande si vous êtes au logis, & dit que son maître vous veut venir voir.

MADELON.

Apprenez, sotte, à vous énnocer moins vulgairiement. Dites, voila un nécessaire qui demande si vous êtes en commodité d'être visibles.

MAROTTE.

Dame, je n'entens point le latin, & je n'ai pas appris, comme vous, la filophie dans le Cyre.

MADELON.

L'impertinente! Le moyen de souffrir cela! Et qui est-il le maître de ce laquais?

MAROTTE.

Il me l'a nommé le Marquis de Mascarille.

MADELON.

Ah, ma chère un Marquis, un Marquis! Oui allez dire qu'on peut nous voir. C'est sans doute un bel esprit qui a oui parler de nous.

CATHOS.

Assurément, ma chère.

MADELON.

Il faut le recevoir dans notre salle basse, plutôt qu'en

qu'en notre chambre. Ajuſtons un peu nos cheveux au moins, & ſoutenons notre réputation. Vîte, venez nous tendre, ici dedans le conſeiller des graces.

MAROTTE.

Par ma foi, je ne ſai point quelle bête c'eſt-là, il faut parler chrétien, ſi vous voulez que je vous entende.

CATHOS.

Apportez-nous le miroir, ignorante que vous êtes, & gardez-vous bien d'en ſalir la glace, par la communication de votre image.

(*Elles ſortent.*)

SCÉNE VIII.

MASCARILLE, DEUX PORTEURS.

MASCARILLE.

HOlà, porteurs, holà. Là, là, là, là, là, là. Je penſe que ces marauds-là ont deſſein de me briſer à force de heurter contre les murailles & les pavés.

1. PORTEUR.

Dame, c'eſt que la porte eſt étroite. Vous avez voulus auſſi que nous ſoyons entrés juſqu'ici.

MASCARILLE.

Je le crois bien. Voudriez-vous, faquins, que j'expoſaſſe l'embonpoint de mes plumes aux inclémen-

mences de la saison pluvieuse, & que j'allasse imprimer mes souliers en boue? Allez, otez votre chaise d'ici.

2. PORTEUR.

Payez nous donc, s'il vous plaît, Monsieur.

MASCARILLE.

Hé?

2. PORTEUR.

Je dis, Monsieur que vous nous donniez de l'argent, s'il vous plaît.

MASCARILLE *lui donnant un soufflet.*

Comment coquin, demander de l'argent à un personne de ma qualité?

2. PORTEUR.

Est-ce ainsi qu'on paye les pauvres gens, & votre qualité nous donne t'elle à dîner?

MASCARILLE.

Ah, ah, je vous apprendrai à vous connoître. Ces canailles là s'osent jouer à moi.

1. PORTEUR *prenant un des bâtons de sa chaise.*

Ca, payez-nous vîtement.

MASCARILLE.

Quoi.

1. PORTEUR.

Je dis que je veux avoir de l'argent tout-à-l'heure.

MASCARILLE.

Il est raisonnable celui-là.

1. PORTEUR.

Vîte donc.

MASCARILLE.

Oui-dà, tu parles comme il faut, toi; mais l'autre est un coquin qui ne sait ce qu'il dit. Tien, es-tu content?

1. PORTEUR.

Non, je ne ſuis pas content, vous avez donné un ſoufflet à mon camarade, & ... *levant ſon bâton.*

MASCARILLE.

Doucement, tien, voilà pour le ſoufflet. On obtient tout de moi quand on s'y prend de la bonne façon. Allez, venez me reprendre tantôt pour aller au louvre au petit coucher.

SCÈNE IX.

MAROTTE, MASCARILLE.

MAROTTE.

MOnſieur, voilà mes maîtreſſes qui vont venir tout-à l'heure.

MASCARILLE.

Qu'elles ne ſe preſſent point, je ſuis ici poſté commodément pour attendre.

MAROTTE.

Les voici.

SCÉNE X.

MADELON, CATHOS, MASCARILLE, ALMANZOR.

MASCARILLE *après avoir salué.*

MEsdames, vous serez surprises, sans doute, de l'audace de ma visite; mais votre réputation vous attire cette méchante affaire, & le mérite a pour moi des charmes si puissans, que je cours par tout après lui.

MADELON.

Si vous poursuivez le mérite, ce n'est pas sur nos terres que vous devez chasser.

CATHOS.

Pour voir chez nous le mérite, il a fallu que vous l'y ayez amené.

MASCARILLE.

Ah, je m'inscris en faux contre vos paroles. La renommée accuse juste en contant ce que vous valez; & vous allez faire pic, repic & capot tout ce qu'il y a de galant dans Paris.

MADELON.

Votre complaisance pousse un peu trop avant la libéralité de ses louanges, & nous n'avons garde, ma cousine & moi de donner de notre sérieux dans le doux de votre flatterie.

CATHOS.

Ma chére, il faudroit faire donner des sieges.

MADELON.

Holà, Almanzor?

ALMANZOR.

Madame.

MADELON.

Vîte, voiturez-nous ici les commodités de la conversation.

MASCARILLE.

Mais, au moins, y a-t'il sûreté ici pour moi?

(*Almanzor sort.*)

CATHOS.

Que craignez-vous?

MASCARILLE.

Quelque vol de mon cœur, quelque assassinat de ma franchise. Je vois ici deux yeux qui ont la mine d'être de fort mauvais garçons; de faire insulte aux libertés, & de traiter une ame de Turc à Maure. Comment diable? D'abord qu'on les approche, ils se mettent sur leur garde meurtriére? Ah, par ma foi, je m'en défie, & je m'en vais gagner au pied, où je veux caution bourgeoise qu' il ne me feront point de mal.

MADELON.

Ma chére, c'est le caractére enjoué.

CATHOS.

Je vois bien que c'est un amilcar.

MADELON.

Ne craignez rien, nos yeux n'ont point de mauvais desseins, & votre cœur peut dormir en assurance sur leur pru-d'hommie.

CATHOS.

Mais de grace, Monfieur, ne foyez pas inexorable à ce fauteil qui vous tend les bras il y a un quart d'heure, contentez un peu l'envie qu'il a de vous embraffer.

MASCARILLE *après s'être peigné, & avoir ajufté fes canons.*

Hé bien, Mefdames, que dites vous de Paris?

MADELON.

Hélas, qu'en pourrions nous dire? Il faudroit être l'antipode de la raifon, pour ne pas confeffer que Paris eft le grand bureau des merveilles, le centre du bon goût, du bel efprit, & de la galanterie.

MASCARILLE.

Pour moi, je tien que hors de Paris, il n'y a point de falut pour les honnêtes gens.

CATHOS.

C'eft une vérité inconteftable.

MASCARILLE.

Il a fait un peu croté; mais nous avons la chaife.

MADELON.

Il eft vrai que la chaife eft un retranchement merveilleux contre les infultes de la boue & du mauvais tems.

MASCARILLE.

Vous recevez beaucoup de vifites? Quel bel efprit eft des vôtres?

MADELON.

Hélas! hélas, nous ne fommes pas encore connues; mais nous fommes en paffe de l'être, & nous

avons

avons une amie particuliére qui nous a promis d'amener ici tous ces Meſſieurs du recueil des pieces choiſies.

CATHOS.

Et certains autres qu'on nous a nommés auſſi pour être les arbitres ſouverains des belles choſes.

MASCARILLE.

C'eſt moi qui ferai votre affaire mieux que perſonne; ils me rendent tous viſite, & je puis dire que je ne me léve jamais ſans une demi-douzaine de beaux eſprits.

MADELON.

Hé, mon Dieu, nous vous ſerons obligées de la derniére obligation, ſi vous nous faites cette amitié: car enfin, il faut avoir la connoiſſance de tous ces Meſſieurs là, ſi l'on veut être du beau monde. Ce ſont eux qui donnent le branle à la réputation dans Paris; & vous ſavez qu'il y en a tel, dont il ne faut que la ſeule fréquentation, pour vous donner bruit de connoiſſeuſe, quand il n'y auroit rien autre choſe que cela. Mais pour moi, ce que je conſidere particuliérement, c'eſt que par le moyen de ces viſites ſpirituelles, on eſt inſtruit de cent choſes qu'il faut ſavoir de néceſſité, & qui ſont de l'eſſence du bel eſprit. On apprend par-là chaque jour les petites nouvelles galantes, les jolis commerces de proſe ou de vers. On ſait à point nommé, un tel a compoſé la plus jolie piece du monde ſur un tel ſujet; une telle a fait des paroles ſur un tel air; celui-ci a fait un madrigal, ſur une jouiſſance, celui-là a compoſé des ſtances ſur une infidêlité; Monſieur un tel écrivit hier au ſoir

un ſixain à Mademoiſelle une telle, dont elle lui a envoyé la réponſe ce matin ſur les huit heures, un tel auteur a fait un tel deſſein ; celui-là eſt à la troiſiéme partie de ſon roman ; cet autre met ſes ouvrages ſous la preſſe. C'eſt-là ce qui vous fait valoir dans les compagnies ; & ſi l'on ignore ces choſes, je ne donnerois pas un clou de tout l'eſprit qu'on peut avoir.

CATHOS.

En effet, je trouve que c'eſt renchérir ſur le ridicule, qu'une perſonne ſe pique d'eſprit & ne ſache pas juſqu'au moindre petit quatrin qui ſe fait chaque jour ; & pour moi j'aurois toutes les hontes du monde, s'il falloit qu'on vînt à me demander ſi j'aurois vû quelque choſe de nouveau, que je n'aurois pas vû.

MASCARILLE.

Il eſt vrai qu'il eſt honteux de n'avoir pas des premiers tout ce qui ſe fait ; mais ne vous mettez pas en peine, je veux établir chez vous une académie de beaux eſprits, & je vous promets qu'il ne ſe fera pas un bout de vers dans Paris, que vous ne ſachiez par cœur avant tous les autres. Pour moi, tel que vous me voyez, je m'en eſcrime un peu quand je veux, & vous verrez courir de ma façon dans les belles ruelles de Paris deux cent chanſons, autant de ſonnets, quatre cent épigrames, & plus de mille madrigaux, ſans compter les énigmes & les portraits.

MADELON.

Je vous avoue que je ſuis furieuſement pour les portraits ? je ne vois rien de ſi galant que cela.

MA-

MASCARILLE.

Les portraits ſont difficiles, & demandent un eſprit profond. Vous en verrez de ma maniére, qui ne vous déplairont pas.

CATHOS.

Pour moi, j'aime terriblement les énigmes.

MASCARILLE.

Cela exerce l'eſprit, & j'en ai fait quatre encore ce matin que je vous donnerai à deviner.

MADELON.

Les madrigaux ſont agréables, quand ils ſont bien tournés.

MASCARILLE.

C'eſt mon talent particulier, & je travaille à mettre en madrigaux toute l'Hiſtoire Romaine.

MADELON.

Ah, certes, cela ſera du dernier beau; j'en retiens un exemplaire au moins, ſi vous les faites imprimer.

MASCARILLE.

Je vous en promets à chacune un, & des mieux reliés. Cela eſt au deſſous de ma condition; mais je le fais ſeulement pour donner à gagner aux libraires qui me perſécutent.

MADELON.

Je m'imagine que le plaiſir eſt grand de ſe voir imprimé.

MASCARILLE.

Sans doute; mais à propos, il faut que je vous diſe un impromptu que je fis hier chez une Ducheſſe de mes amies que je fus viſiter; car je ſuis

diablement fort sur les impromptus.

CATHOS.

L'impromptu est justement la pierre de touche de l'esprit.

MASCARILLE.

Ecoutez donc.

MADELON.

Nous y sommes de toutes nos oreilles.

MASCARILLE.

Oh, oh! Je n'y prenois pas garde,
Tandis que sans songer à mal, je vous regarde,
Votre œil en tapinois me dérobe mon cœur,
Au voleur, au voleur, au voleur, au voleur.

CATHOS.

Ah, mon Dieu, voilà qui est poussé dans le dernier galant.

MASCARILLE.

Tout ce que je fais à l'air cavalier, cela ne sent point du pédant.

MADELON.

Il en est éloigné de plus de deux mille lieues.

MASCARILLE.

Avez vous remarqué ce commencement, *Oh, oh!* voilà qui est extraordinaire, *oh, oh!* Comme un homme qui s'avise tout d'un coup, *oh, oh!* La surprise, *oh, oh!*

MADELON.

Oui, je trouve ce *oh, oh*, admirable.

MASCARILLE.

Il semble que cela ne soit rien.

CATHOS.

Ah, mon Dieu, que dites-vous là? Ce sont-là de

de ces sortes de choses qui ne se peuvent payer.

MADELON.

Sans doute, & j'aimerois mieux avoir fait ce *oh*, *oh*, qu'un poëme épique.

MASCARILLE.

Tudieu, vous avez le goût bon.

MADELON.

Hé, je ne l'ai pas tout à-fait mauvais.

MASCARILLE.

Mais n'admirez vous pas aussi, *je n'y prenois pas garde, je n'y prenois pas garde*, je ne m'apperçevois pas de cela, façon de parler naturelle, *je n'y prenois pas garde. Tandis que, sans songer à mal.* Tandis qu'innocemment, sans malice, comme un pauvre mouton, *Je vous regarde*, c'est à-dire, je m'amuse à vous considerer, je vous observe, je vous contemple. *Votre œil en tapinois* .... Que vous semble de ce mot, *tapinois?* N'est il pas bien choisi?

CATHOS.

Tout-à-fait bien.

MASCARILLE.

Tapinois, en cachette, il semble que ce soit un chat qui vienne de prendre une souris. *Tapinois.*

MADELON.

Il ne se peut rien de mieux.

MASCARILLE.

Me dérobe mon cœur, me l'emporte, me le ravit. *Au voleur, au voleur, au voleur, au voleur.* Ne diriez-vous pas que c'est un homme qui crie, & court après un voleur pour le faire arrêter, *Au voleur, au voleur, au voleur, au voleur.*

MA-

MADELON.

Il faut avouer que cela a un tour ſpirituel & galant.

MASCARILLE.

Je veux vous dire l'air que j'ai fait deſſus.

CATHOS.

Vous avez appris la muſique?

MASCARILLE.

Moi? Point du tout.

CATHOS.

Et comment dont cela ſe peut-il!

MASCARILLE.

Les gens de qualité ſavent tout, ſans avoir rien appris.

MADELON.

Aſſurément, ma chere.

MASCARILLE.

Ecoutez ſi vous trouverez l'air à votre goût, *hem*, *hem*, *la*, *la*, *la*, *la*, *la*. La brutalité de la ſaiſon a furieuſement outragé la délicateſſe de ma voix? mais il n'importe, c'eſt à la cavallière. (*Il chante.*)

Oh, oh! Je n'y prenois pas, &c.

CATHOS.

Ah, que voilà un air qui eſt paſſionné! Eſt-ce qu'on n'en meurt point?

MADELON.

Il y a de la chromatique là dedans.

MASCARILLE.

Ne trouvez-vous pas la penſée bien exprimée dans le chant? *Au voleur, au voleur*. Et puis comme

me si l'on crioit bien fort, *au*, *au*, *au*, *au*, *au voleur*. Et tout d'un coup comme une personne essoufflée, *au voleur*.

MADELON.

C'est-là, savoir le fin des choses, le grand fin, le fin du fin. Tout est merveilleux, je vous assûre; je suis enthousiasmée de l'air, & des paroles.

CATHOS.

Je n'ai encore rien vû de cette force-là.

MASCARILLE.

Tout ce que je fais me vient naturellement, c'est sans étude.

MADELON.

La nature vous a traité en vrai mere passionnée, & vous en êtes l'enfant gâté.

MASCARILLE.

A quoi donc passez-vous le tems, Mesdames?

CATHOS.

A rien du tout.

MADELON.

Nous avons été jusqu'ici dans un jeûne effroyable de divertissemens.

MASCARILLE.

Je m'offre à vous mener l'un de ces jours à la comédie si vous voulez; aussi bien on en doit jouer une nouvelle, que je serai bien aise que nous voyons ensemble.

MADELON.

Cela n'est pas de refus.

MASCARILLE.

Mais je vous demande d'applaudir comme il faut, quand nous serons-là: car je me suis engagé de faire

re valoir la pièce, & l'auteur m'en eſt venu prier encore ce matin. C'eſt la coutume ici, qu'à nous autres gens de condition, les auteurs viennent lire leurs piéces nouvelles, pour nous engager à les trouver belles, & leur donner de la réputation ; & je vous laiſſe à penſer, ſi, quand nous diſons quelque choſe, le parterre oſe nous contredire. Pour moi, j'y ſuis fort exact ; & quand j'ai promis à quelque Poëte, je crie toûjours, voilà qui eſt beau, devant que les chandelles ſoient allumées.

MADELON.

Ne m'en parlez point, c'eſt un admirable lieu que Paris ; il s'y paſſe cent choſes tous les jours, qu'on ignore dans les Provinces, quelque ſpirituelle qu'on puiſſe être.

CATHOS.

C'eſt aſſez ; puiſque nous ſomme inſtruites, nous ferons notre devoir de nous écrier comme il faut, ſur-tout ce qu'on dira.

MASCARILLE.

Je ne ſai ſi je me trompe, mais vous avez toute la mine d'avoir fait quelque comédie.

MADELON.

Eh, il pourroit être quelque choſe de ce que vous dites !

MASCARILLE.

Ah, ma foi, il faudra que nous la voyons. Entre nous, j'en ai compoſé une que je veux faire repréſenter.

CATHOS.

Hé, à quels Comédiens la donnerez-vous ?

MA-

MASCARILLE.

Belle demande! Aux Comediens de l'hôtel de Bourgogne; il n'y a qu'eux qui soient capables de faire valoir, les choses; les autres sont des ignorans qui récitent comme l'on parle; ils ne savent pas faire ronfler les vers, & s'arrêter au bel endroit; & le moyen de connoître où est le beau vers, si le comédien ne s'y arréte, & ne vous avertit par là qu'il faut faire le brouhaha?

CATHOS.

En effet, il y a maniére de faire sentir aux auditeurs les beautés d'un ouvrage, & les choses ne valent que ce qu'on les fait valoir.

MASCARILLE.

Que vous semble de ma petite oie? La trouvez-vous congruante à l'habit?

CATHOS.

Tout-à-fait?

MASCARILLE.

Le ruban en est bien choisi.

MADELON.

Furieusement bien. C'est perdrigeon tout pur.

MASCARILLE.

Que dites-vous de mes canons?

MADELON.

Ils ont tout-à-fait bon air.

MASCARILLE.

Je puis me vanter au moins, qu'ils ont un grand quartier plus que tous ceux qu'on fait.

MADELON.

Il faut avouer que je n'ai jamais vû porter si

haut l'élégance de l'ajustement.

MASCARILLE.

Attachez un peu sur ces gants la réflexion de votre odorat.

MADELON.

Ils sentent terriblement bon.

CATHOS.

Je n'ai jamais respiré une odeur mieux conditionnée.

MASCARILLE.

Et celle-là? (*Il donne à sentir les cheveux poudrés de sa perruque.*)

MADELON.

Elle est tout-à-fait de qualité; le sublime en est touché délicieusement.

MASCARILLE.

Vous ne me dites rien de mes plumes, comment les trouvez vous?

CATHOS.

Effroyablement belles.

MASCARILLE.

Savez-vous que le brin me coûte un louis d'or! Pour moi j'ai cette manie, de vouloir donner généralement sur tout ce qu'il y a de plus beau.

MADELON.

Je vous assure que nous sympathisons vous & moi. J'ai une délicatesse furieuse pour tout ce que je porte; & jusqu'à mes chaussetes, je ne puis rien souffrir qui ne soit de la bonne faiseuse.

MASCARILLE, *s'écriant brusquement.*

Ahi, ahi, ahi, doucement; Dieu me damne, Mesdames, c'est fort mal en user; j'ai à me plain-

dre

dre de votre procédé ; cela n'eſt pas honnête.

CATHOS.

Qu'eſt-ce donc ! Qu'avez-vous ?

MASCARILLE.

Quoi ! toutes deux contre mon cœur, en même-tems ? M'attaquer à droit & à gauche ? Ah, c'eſt contre le droit des gens, la partie n'eſt pas égale, & je m'en vais crier au meurtre.

CATHOS.

Il faut avouer qu'il dit les choſes d'une manière particulière.

MADELON.

Il a un tour admirable dans l'eſprit.

CATHOS.

Vous avez plus de peur que de mal, & votre cœur crie avant qu'on l'écorche.

MASCARILLE.

Comment diable ! Il eſt écorché depuis la tête juſqu'aux pieds.

SCÉNE XI.

CÁTHOS, MADELON, MASCARILLE, MAROTTE.

MAROTTE.

MAdame, on demande à vous voir.

MADELON.

Qui ?

MAROTTE.

Le vicomte de Jodelet.

MASCARILLE.

Le vicomte de Jodelet?

MAROTTE.

Oui, Monſieur.

CATHOS.

Le connoiſſez-vous ?

MASCARILLE.

C'eſt mon meilleur ami.

MADELON.

Faites entrer vîtem nt.

MASCARILLE.

Il y a quelque tems que nous ne nous ſommes vûs, & je ſuis ravi de cette aventure.

CATHOS.

Le voici.

SCÉNE XII.

CATHOS, MADELON, JODELET, MASCARILLE, MAROTTE, ALMANZOR.

MASCARILLE.

AH, Vicomte!

JODELET, *s'embraſſant l'un l'autre.*

Ah, Marquis!

MA-

MASCARILLE.

Que je ſuis aiſe de te rencontrer ?

JODELET.

Que j'ai de joie de te voir ici !

MASCARILLE.

Baiſe-moi donc encore un peu, je te prie.

MADELON.

Ma toute bonne, nous commençons d'être connues, voilà le beau monde qui prend le chemin de nous venir voir.

MASCARILLE.

Meſdames, agréez que je vous préſente ce gentilhomme-ci; ſur ma parole, il eſt digne d'être connu de vous.

JODELET.

Il eſt juſte de venir vous rendre ce qu'on vous doit: & vos attraits exigent leurs droits ſeigneuriaux ſur toutes ſortes de perſonnes.

MADELON.

C'eſt pouſſer vos civilités juſqu'aux derniers confins de la flatterie.

CATHOS.

Cette journée doit être marquée dans notre almanach comme une journée bienheureuſe.

MADELON *à Almanzor*.

Allons, petit garçon, il faut toujours vous répéter les choſes? Voyez-vous pas qu'il faut le ſurcroît d'un fauteuil ?

MASCARILLE.

Ne vous étonnez pas de voir le Vicomte de la ſorte, il ne fait que ſortir d'une maladie qui lui

a rendu le visage pâle, comme vous le voyez.

JODELET.

Ce sont fruits de veilles de la Cour, & des fatigues de la guerre.

MASCARILLE.

Savez-vous, Mesdames, que vous voyez dans le Vicomte un des vaillants hommes du siécle? C'est un brave à trois poils.

JODELET.

Vous ne m'en devez rien, Marquis, & nous savons ce que vous savez faire aussi.

MASCARILLE.

Il est vrai que nous nous sommes vûs tous deux dans l'occasion.

JODELET.

Et dans des lieux où il faisoit fort chaud.

MASCARILLE *regardant Cathos, & Madelon.*

Oui; mais non pas si chaud qu'ici. Hi hi hi.

JODELET.

Notre connoissance s'est faite à l'armée, & la premiére fois que nous nous vîmes, il commandoit un Regiment de Cavalerie sus les galéres de Malte.

MASCARILLE.

Il est vrai; mais vous étiez pourtant dans l'emploi avant que j'y fusse, & je me souviens que je n'étois que petit officier encore, que, vous commandiez deux mille chevaux.

JODELET.

La guerre est une belle chose; mais, ma foi, la Cour recompense bien mal aujourd'hui les gens de service comme nous.

MA-

MASCARILLE.

C'eſt-ce qui fait que je veux pendre l'épée au croc.

CATHOS.

Pour moi, j'ai un furieux tendre pous les hommes d'épée.

MADELON.

Je les aime auſſi : mais je veux que l'eſprit aſſaiſonne la bravoure.

MASCARILLE.

Te ſouvient-il, Vicomte, de cette demi-lune que nous emportâmes ſur les ennemis au ſiège d'Arras ?

JODELET.

Que veux tu dire avec ta demi-lune ? C'étoit bien une lune toute entière.

MASCARILLE.

Je penſe que tu as raiſon.

JODELET.

Il m'en doit bien ſouvenir, ma foi, j'y fus bleſſé à la jambe d'un coup de grenade, dont je porte encore les marques. Tâtez un peu de grace, vous ſentirez quel coup c'étoit là.

CATHOS *après avoir touché l'endroit.*

Il eſt vrai que la cicatrice eſt grande.

MASCARILLE.

Donnez-moi un peu votre main, & tâtez celui-ci ? Là : Juſtement au derriere de la tête. Y êtes vous.

MADELON.

Oui, je ſens quelque choſe.

MASCARILLE.

C'eſt un coup de mouſquet que je reçûs la dernière campagne que j'ai faite.

JODELET *découvrant ſa poitrine.*

Voici un coup qui me perça de part en part à l'attaque de Gravelline.

MASÇARILLE *mettant la main ſur le bouton de ſon haut de chauſſe.*

Je vais vous montrer une furieuſe plaie.

MADELON.

Il n'eſt pas néceſſaire, nous le croyons ſans y regarder.

MASCARILLE.

Ce ſont des marques honorables qui font voir ce qu'on eſt.

CATHOS.

Nous ne doutons point de ce que vous êtes.

MASCARILLE.

Vicomte, as tu là ton caroſſe?

JODELET.

Pourquoi?

MASCARILLE.

Nous menerions promener ces Dames hors des portes, & leurs donnerions un cadeau.

MADELON.

Nous ne ſaurions ſortir aujourd'hui.

MASCARILLE.

Ayons, donc les violons pour danſer.

JODELET.

Ma foi c'eſt bien aviſé.

MA-

MADELON.

Pour cela nous y consentons : mais il faut donc quelque surcroît de compagnie.

MASCARILLE.

Holà, Champagne, Picard, Bourguignon, Casquaret, Basque, la Verdure, Lorrain, Provençal, la Violette. Au diable soit tout les laquais. Je ne pense pas qu'il y ait Gentilhomme en France plus mal servi que moi. Ces Canailles me laisse toujours seul.

MADELON.

Almanzor, dites aux gens de Monsieur le Marquis, qu'ils aillent quérir des violons, & nous faire venir ces Messieurs, & ces Dames d'ici près, pour peupler la solitude de notre bal.

(*Almanzor sort.*)

MASCARILLE.

Vicomte, que dis tu de ces yeux?

JODELET.

Mais toi-même Marquis, que t'en semble?

MASCARILLE.

Moi, je dis que nos libertés auront peine à sortir d'ici les braies nettes. Au moins pour moi, je reçois d'étranges secousses, & mon cœur ne tient qu'à un filet.

MADELON.

Que tout ce qu'il dit est naturel! il tourne les choses le plus agréablement du monde.

CATHOS.

Il est vrai qu'il fait une furieuse dépense en esprit.

MASCARILLE.

Pour vous montrer que je ſuis véritable, je veux faire un impromptu là-deſſus: (*il médite*)

CATHOS.

Hé je vous en conjure de toute la dévotion de mon cœur que nous oyions quelque choſe qu'on ait fait pour nous.

JODELET.

J'aurois en vie d'en faire autant: mais je me trouve un peu incommodé de la veine poëtique, pour la quantité des ſaignées que j'y ai faites ces jours paſſés.

MASCARILLE.

Que diable eſt-ce là? Je fais toujours bien le premier vers: mais j'ai peine à faire les autres. Ma foi ceci eſt un peu trop preſſé, je vous ferai un impromptu à loiſir, que vous trouverez le plus beau du monde.

JODELET.

Il a de l'eſprit comme un démon.

MADELON.

Et du galant, & du bien tourné.

MASCARILLE.

Vicomte, di moi un peu, y a-t'il long-tems que tu n'as vû la Comteſſe?

JODELET.

Il y a plus de trois ſemaines que je ne lui ai rendu viſite.

MASCARILLE.

Sais tu bien que le Duc m'eſt venu voir ce matin, & m'a voulu mener à la campagne courir un cerf avec lui? MA-

MADELON.

Voici nos amies qui viennent.

SCÉNE XIII.

LUCILE, CELIMENE, MADELON, CATHOS, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, ALMANZOR, VIOLONS.

MADELON.

Mon Dieu, mes chères, nous vous demandons pardon. Ces Messieurs ont eu fantaisie de nous donner les ames des piéds, & nous vous avons envoyé quérir pour remplir les vuides de notre assemblée.

LUCILE.

Vous nous avez obligées sans doute.

MASCARILLE.

Ce n'est ici qu'un bal à la hâte; mais l'un de ces jours nous vous en donnerons un dans les formes. Les violons sont ils venus?

ALMANZOR.

Oui, Monsieur, ils sont ici.

CATHOS.

Allons donc, mes chères, prenez place.

MASCARILLE *dansant lui seul comme par prélude.*

La, la, la, la, la, la, la, la.

MADELON.

Il a la taille tout-à-fait élégante.

CATHOS.

Et a la mine de danſer proprement.

MASCARILLE *ayant pris Madelon pour danſer.*

Ma franchiſe va danſer la courante auſſi-bien que mes pieds. En cadence, violons, en cadence. O quels ignorans ! Il n'y a pas moyen de danſer avec eux. Le diable vous emporte, ne ſauriez-vous jouer en meſure ? La, la, la, la. Ferme, O violons de village !

JODELET *danſant enſuite.*

Holà, ne preſſez pas ſi fort la cadence, je ne fais que ſortir de maladie.

SCÉNE XIV.

DU CROISY. LA GRANGE, CATHOS, MADELON, LUCILE, CELIMENE, JODELET, MASCARILLE, MAROTTE, VIOLONS.

LA GRANGE *un bâton à la main.*

AH, ah, coquins, que faites-vous ici ? Il y a trois heures que nous vous cherchons.

MASCARILLE *ſe ſentant battre.*

Ahi, ahi, ahi, vous ne m'aviez pas dit que les coups en feroient auſſi.

JODELET.

Ahi, ahi, ahi.

LA

LA GRANGE.

C'eſt bien à vous, infame que vous êtes, à vouloir faire l'homme d'importance.

DU CROISY.

Voilà qui vous apprendra à vous connoître.

SCÉNE XV.

CATHOS, MADELON, LUCILLE, CELIMENE, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, VIOLONS.

MADELON.

QUe veut donc dire ceci ?

JODELET.

C'eſt une gageure.

CATHOS.

Quoi! Vous laiſſer battre de la ſorte !

MASCARILLE.

Mon Dieu, je n'ai pas voulu faire ſemblant de rien: car je ſuis violent, & je me ſerois emporté.

MADELON.

Endurer un affront comme celui là, en notre préſence ?

MASCARILLE.

Ce n'eſt rien, ne laiſſons pas d'achever. Nous nous conoiſſons il y a long tems, & entre amis on ne va pas ſe piquer pour ſi peu de choſe.

SCÉ-

SCÉNE XVI.

DU CROISY, LA GRANGE, MADELON, CATHOS, CELIMENE, LUCILE, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, VIOLONS.

LA GRANGE.

MA foi, marauds, vous ne vous rirez pas de nous, je vous promets. Entrez, vous autres (*Trois ou quatre ſpadaſſins entrent.*)

MADELON.

Quelle eſt donc cette audace, de venir nous troubler de la ſorte dans nôtre maiſon?

DU CROISY.

Comment, Meſdames, nous endurerons que nos laquais ſoient mieux reçûs que nous? Qu'ils vienennent vous faire l'amour à nos dépens, & vous donner le bal?

MADELON.

Vos laquais?

LA GRANGE.

Oui! nos laquais, & cela n'eſt ni beau ni honnête de nous les débaucher, comme vous faites.

MADELON.

O Ciel, quelle inſolence!

LA GRANGE.

Mais ils n'auront pas l'avantage de ſe ſervir de nos

nos habits pour vous donner dans la vûe ; & si vous les voulez aimer ce sera ma foi, pour leurs beaux yeux. Vite, qu'on les dépouille sur le champ.

JODELET.

Adieu notre braverie.

MASCARILLE.

Voilà le marquisat & la vicomté à bas.

DU CROISY.

Ah, ah coquins, vous avez l'audace d'aller sur nos brisées ! Vous irez chercher autre part de quoi vous rendre agréable aux yeux de vos belles, je vous en assure.

LA GRANGE.

C'est trop que de nous supplanter, & de nous supplanter avec nos propres habits.

MASCARILLE.

O fortune ! quelle est ton inconstance !

DU CROISY.

Vite, qu'on leur ôte jusqu'à la moindre chose.

LA GRANGE.

Qu'on emporte toutes ces hardes ; dépêchez. Maintenant, Mesdames, en l'état qu'ils sont, vous pouvez continuer vos amours avec eux tant qu'il vous plaira ; nous vous laisserons tout sorte de liberté pour cela, & nous vous protestons, Monsieur & moi, que nous n'en serons aucunement jaloux.

SCENE XVII.

MADELON, CATHOS, JODELET, MASCARILLE, VIOLONS.

CATHOS.

AH, quelle confuſion !

MADELON.

Je créve de dépit.

UN DES VIOLONS *à Maſcarille.*

Qu'eſt-ce donc que ceci ? qui nous payera nous autres ?

MASCARILLE.

Demandez à Monſieur le Vicomte.

UN DES VIOLONS *à Jodelet.*

Qui eſt-ce qui nous donnera de l'argent ?

JODELET.

Demandez à Monſieur le Marquis.

SCÈNE XVIII.

GORGIBUS, MADELON, CATHOS, JODELET, MASCARILLE, VIOLONS.

GORGIBUS.

AH! Coquines que vous êtes, vous vous mettez dans de beaux draps blancs à ce que je vois, & je viens d'apprendre de belles affaires, vraiement, de ces Messieurs, & de ces Dames qui sortent.

MADELON.

Ah, mon pere, c'est une piéce sanglante qu'ils nous ont faite.

GORGIBUS.

Oui, c'est une piéce sanglante; mais qui est un effet de votre impertinence, infâmes. Ils se sont ressentis du traitement que vous leur avez fait; & cependant malheureux que je suis, il faut que je boive l'affront.

MADELON.

Ah, je jure que nous en serons vengées, ou que je mourrai en la peine. Et vous, marauds, osez-vous vous tenir ici après votre insolence?

MASCARILLE.

Traiter comme cela un Marquis? Voilà ce que c'est que du monde, la moindre disgrace nous fait mépriser de ceux qui nous chérissoient. Allons, camar-

marade, allons chercher fortune autre part, je vois bien qu'on n'y considére point la vertu toute nue.

SCÉNE DERNIERE.

GORGIBUS, MADELON, CATHOS, VIOLONS.

UN DES VIOLONS.

MOnsieur, nous entendons que vous nous contentiez à leur défaut, pour ce que nous avons joué ici.

GORGIBUS *les battans.*

Oui, oui, je vous vais contenter, & voici la monnoie dont je vous veux payer. Et vous, pendardes, je ne sai qui me tient que je ne vous en fasse autant; nous allons servir de fable, & de risée à tout le monde, & voilà ce que vous vous êtes attiré par vos extravagances. Allez vous cacher, vilaines, allez vous cacher pour jamais. (*seul.*) Et vous, qui êtes cause de leur folie, sottes billeversées, pernicieux amusement des esprits oisifs, romans, vers, chansons, sonnets & sonnettes, puissiez-vous être à tous les diables.

F I N.